

une carpe, et un peu BESTIOTE. (BALZAC.) Se trouve dans Larousse.

Se recorder. — Il fallait que chacun SE FUT RECORDÉ. (BALZAC.) Nous fûmes bien aise de nous trouver encore seuls ensemble pour nous bien RECORDER avant les opérations. (ST-SIMON.) N'avions-nous pas besoin de nous RECORDER ? (TH. LECLERCQ.) SE RECORDER avec quelqu'un. (L'ACADÉMIE.)

Cogitatif. — Mettons cogitatif, et Larousse et Littré nous diront ce que cela signifie.

Vitupérer. — Blâmer. (L'ACADÉMIE.) La Gazette de France VITUPÈRE les cardinaux et leurs amis. (LA BÉDOLLIÈRE.)

JULES AIRVAUX.

(A suivre.)

LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR A SAINTE-THERÈSE

Mardi dernier, deux octobre courant, l'hon. M. Robitaille était l'objet d'une belle démonstration au collège de Sainte-Thérèse, où il a fait ses études. Ses compagnons de classe et de collège ainsi qu'en général les anciens directeurs, professeurs et élèves de la maison avaient été invités, à prendre part à cette démonstration faite en son honneur. Un grand nombre, heureux d'avoir l'occasion de revoir leur Alma Mater, se rendirent à cet appel. N'ayant ni le temps ni l'espace nécessaires pour faire un compte-rendu considérable, nous nous contenterons de dire que les choses furent aussi bien faites qu'elles pouvaient l'être et que les organisateurs de la démonstration ont droit de se féliciter de leur succès. Parmi ceux qui ont le plus fait, nous devons mentionner M. Bruslé, de Vaudreuil.

L'hon. lieutenant-gouverneur était accompagné de son épouse.

Nous avons cru devoir publier l'adresse de monsieur le Supérieur du collège et la réponse vraiment remarquable de l'hon. M. Robitaille qui, évidemment, sait dire d'excellentes choses dans un beau style.

A SON HONNEUR l'Honorable Théodore Robitaille, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Qu'il plaise à Votre Honneur,

Le séminaire de Sainte-Thérèse est heureux de vous souhaiter la bienvenue et de vous présenter ses hommages. Lorsque la voix publique nous apprenait, il y a quelques semaines, votre promotion au poste le plus élevé qu'un Canadien français puisse occuper dans sa province natale, nous nous sommes réjouis de cet événement avec tous vos amis, tout le pays tout entier. Lorsque, au moment de prêter le serment d'office, Votre Honneur a bien voulu nous en faire tenir la première nouvelle, nous avons été flattés de cette délicate attention. Nous le sommes bien davantage aujourd'hui de la visite si gracieuse et si spontanée de Votre Honneur.

Les directeurs de cette maison aiment à saluer en votre personne le dépositaire de l'autorité, le représentant de notre auguste souverain, le citoyen dévoué à son pays, l'homme d'état qui a pris une si large part à tous les événements politiques qui se sont déroulés sous nos yeux dans ces dernières années, et qui, par sa prudence, par sa modération et par la hauteur de ses vues, a su se placer au premier rang dans les sphères gouvernementales.

Qu'il nous soit permis, en même temps, de saluer dans Votre Honneur un élève de Sainte-Thérèse. Cette maison vous a vu autrefois, sur les bancs de l'école, élève laborieux, imbu de sentiments chrétiens, plein d'égards et de politesse pour tous ; elle vous revoit aujourd'hui grand dans l'opinion de vos concitoyens, recueillant le succès que le développement de ces belles qualités devait assurer à votre carrière. A la fin de l'année scolaire où vous lui fîtes vos adieux, cette maison vous a vu chargé de lauriers aux applaudissements d'une foule sympathique qui acclamait les espérances d'un jeune homme d'avenir : elle vous revoit aujourd'hui plus honoré encore, ayant dépassé la limite des espérances les plus ambitieuses, couronné de l'honneur du pouvoir et du respect public. La maison de Sainte-Thérèse ne peut se défendre de cette idée que la gloire de votre élévation, dans une certaine mesure, ne rejaille sur elle ; et elle songe avec un sentiment de légitime orgueil que l'homme distingué qui tient les rênes du pouvoir dans notre vieille capitale, que la providence et ses talents ont fait l'héritier de la succession des Champlain, des Frontenac, des Carleton, des Elgin, et dont les premiers actes administratifs se rattachent aux meilleures traditions de notre histoire — que cet homme, dis-je, est un des enfants de la famille Térésienne.

Dans ce cercle bienveillant d'amis qui se pressent autour de vous, vos souvenirs peuvent dis-

tinguer vos anciens directeurs et professeurs et plusieurs des compagnons de votre jeunesse. Les uns sont heureux de voir si noblement couronnés en votre personne leurs labours d'autrefois ; les autres, qui s'honorent de votre amitié, prennent une part toute spéciale à la joie de vos succès.

Les élèves actuels du séminaire de Sainte-Thérèse se joignent à leurs directeurs et à leurs confrères aînés pour vous présenter, ainsi qu'à Madame votre épouse, l'hommage de leur respect, de leurs félicitations et des vœux qu'ils forment pour votre bonheur. Ils vous sont tous reconnaissants de l'encouragement que leur rapporte votre visite ; ils comprendront mieux, à l'avenir, ce que peuvent le travail constant, la bonne conduite, les manières civiles et polies, la noble émulation, l'amour de son pays et la force du sentiment religieux.

Séminaire de Ste-Thérèse, 30 sept. 1879.

Voici la réponse de Son Honneur :

Au Rév. M. Nantel, Supérieur, et à la Communauté du Petit Séminaire de Ste-Thérèse.

Monsieur le Supérieur,

Messieurs,

En me retrouvant aujourd'hui dans cette institution, pour la première fois depuis la fin de mes études collégiales, je ne puis me défendre d'un sentiment d'émotion que vous comprendrez, j'en suis sûr.

C'est ici, en effet, que se sont écoulées plusieurs des belles années de ma jeunesse ; c'est ici que j'ai connu cette confraternité, cette émulation, ces alternatives de succès et d'échecs, de gaieté franche et de chagrins passagers qui constituent la vie de collège et pour tout résumer en mot ; c'est ici mon "Alma Mater," cette seconde patrie dont on ne se sépare toujours qu'avec tristesse, et où l'on revient toujours avec bonheur.

Sainte-Thérèse ! que de souvenirs ce seul nom a toujours éveillés en moi ! cette époque de la vie que l'on passe au collège, ces horizons, jusqu'alors inconnus, que notre regard y découvre, ces idées nouvelles qui germent dans notre intelligence, cette ardeur des premiers enthousiasmes, cette énergie des premières aspirations et des premiers desirs, tout cela forme un ensemble de contentements et d'impressions qu'aucun homme ne peut jamais oublier.

C'est donc avec bonheur que je retrouve Sainte-Thérèse et que je m'y vois accueilli avec cette cordiale sympathie dont je vous prie de me croire profondément reconnaissant.

Lorsque j'ai laissé cette institution pour entrer dans ce qu'on est convenu d'appeler la vie réelle, je m'attendais sans doute à bien des vicissitudes ; mais je ne croyais certainement pas arriver un jour au poste élevé où la Providence m'a appelé. Je sortais de Sainte-Thérèse, jeune homme dont la carrière était encore à faire, et dont les espérances d'avenir m'embrassaient pas un bien vaste horizon. J'y reviens presque en visite officielle, comme lieutenant-gouverneur de la province où je suis né.

Mais, en ce moment, je vous prie de croire que le lieutenant-gouverneur n'occupe que le second rang, et que la personnalité qui domine en moi aujourd'hui est celle de l'ancien élève de Sainte-Thérèse, heureux de se retrouver au milieu de la grande famille à laquelle il appartient.

C'est à ce titre que je me réjouis de pouvoir parcourir de nouveau ces lieux où j'ai vécu, et pénétrer encore une fois dans ce sanctuaire de la science et du travail ; c'est pour cette raison qu'en entrant ici, les réminiscences et les souvenirs du passé sont arrivés en foule à mon esprit.

Je me suis rappelé cet homme de bien par excellence dont le nom et la mémoire sont si chers à la famille Térésienne, le Rév. M. Ducharme, fondateur de cette maison.

Après l'avoir admiré et estimé durant sa vie, j'eus le triste privilège d'assister à ses derniers instants ; et je me souviens encore de l'impression poignante que j'éprouvai en voyant s'éteindre cette lumineuse intelligence, en m'apercevant que ce cœur ardent et fort avait cessé de battre.

Il eut la gloire de fonder une de ces admirables institutions qui sont l'honneur de notre pays, et son nom doit être en vénération parmi ceux qui aiment la science, les beaux-arts, la religion et la patrie !

Il a conquis sa place au milieu de ces bienfaiteurs publics : Mgr de Laflamme, M. Brossard, M. Painchaud, M. Giroux, et tant d'autres qui ont légué à notre Canada ces glorieuses maisons d'éducation, foyers de foi, de lumières, de sciences et d'érudition.

Et ici, messieurs, permettez-moi de rendre hommage au dévouement de notre clergé qui, après nos désastres, lorsque nos classes éclairées s'en retournaient en foule vers les rives de la vieille France, s'est si noblement constitué le gardien de notre nationalité, le dépositaire de nos traditions, de notre histoire et de notre foi ; le soldat le plus intrépide de notre grandeur, de notre prospérité et de notre perfectionnement social.

Permettez-moi de saluer avec enthousiasme ce magnifique élan, créé par nos évêques et nos prêtres, qui nous sauva de l'ignorance et d'une humiliante infériorité, et poussea notre jeunesse vers ces sommets lumineux, domaines des sciences et des lettres, sans lesquelles il n'y a pas de vraie civilisation.

Nous ne devons pas oublier non plus, messieurs, que c'est à l'ombre du drapeau britannique que cette renaissance intellectuelle s'est accomplie et s'est continuée de nos jours sous la protection de cette Reine qui s'est montrée une modèle d'épouse, de mère, de souveraine,

et qui, en nous envoyant sa fille bien aimée, a voulu pour ainsi dire donner une nouvelle et gracieuse protection à cette charte de notre Université qui sera un des plus beaux titres que Notre Souveraine puisse avoir à notre reconnaissance.

Nous devons admirer les voies de la Providence qui nous sépara violemment de notre mère-patrie toujours aimée, au moment même où ses égarements lui préparaient des malheurs et des catastrophes auxquels nous n'aurions pu rester étrangers.

Sans cette conquête de 1760, qui, suivant les vues humaines, était pour nous un désastre, à la place de cette maison de Sainte-Thérèse où la science est l'école de la foi, s'élèverait peut-être un de ces lycées d'où l'on voit sortir tant d'élèves de Voltaire.

Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi, et le séminaire de Sainte-Thérèse n'a jamais dévié de la route que lui avait tracée son illustre fondateur.

M. Ducharme n'est pas mort tout entier. Il a légué ses enseignements et ses exemples à tous les hommes distingués qui lui ont succédé dans la direction de cette maison.

Il revit aujourd'hui en la personne de ces prêtres dévoués qui consacrent à la jeunesse leurs veilles et leurs labours ; il revit en la personne de tous les hommes remarquables qui sont sortis de Sainte-Thérèse ; il revit en la personne de ces professeurs aussi modestes que savants dont l'existence est identifiée avec la cause de l'éducation ; il revit enfin en la personne de monsieur le Supérieur, héritier de son esprit et de ses traditions, qui conduit avec tant de tact et de sagesse le séminaire de Sainte-Thérèse dans les voies de la science et de la vertu.

C'est donc un honneur que je sais apprécier que celui d'être membre de la famille "Térésienne," c'est un titre dont je suis fier, et l'accueil que vous me faites aujourd'hui n'est pas de nature à rendre moins vif et moins agréable le souvenir que j'avais conservé de la maison qui a été mon Alma Mater.

Je vous remercie de cette chaleureuse réception, de vos félicitations et de vos souhaits. J'en remercie messieurs les directeurs de la maison et messieurs les anciens élèves dont plusieurs furent mes professeurs, mes compagnons de classe, ainsi que tous mes amis qui ont bien voulu profiter de cette démonstration pour me témoigner leur sympathie.

Quant à vous, messieurs les élèves actuels, mes remerciements vous sont aussi acquis pour la part que vous avez prise à cette réception.

Je n'ai pas eu avant ce jour l'avantage de vous connaître intimement, mais nous n'en sommes pas moins membres d'une même famille, et à ce titre vous pourrez voir en moi un frère aîné qui revient au logis après une longue absence, pour vivre encore une fois pendant vingt-quatre heures de la vie commune. Permettez-moi donc de vous donner un conseil.

Vous êtes encore en pleine possession de votre vigoureuse et puissante jeunesse ; mais le temps marchera, les années viendront : elles viennent vite. Vous sortirez de cette maison pour entrer dans l'arène et pour livrer le combat de la vie. Eh ! bien, souvenez-vous toujours des enseignements que vous avez reçus ici, ayez toujours l'amour du travail, le culte de l'honneur, le respect de la vertu, et vous sortirez victorieux de la lutte.

Vous êtes les héritiers du passé, vous êtes l'honneur du présent, vous êtes l'espoir de l'avenir.

Gardez intactes les traditions de Sainte-Thérèse, ne démentez pas les lauriers pacifiques dont vous vous couvrez pendant vos années de collège. Ne trahissez pas la légitime confiance que vous avez en vous. Et comme je suis convaincu que c'est là votre désir et votre noble ambition, je ne doute pas qu'un jour vous ferez la gloire du séminaire, l'ornement de la société et le bonheur de la patrie.

Agréez encore une fois, monsieur le Supérieur et messieurs, mes sincères remerciements ainsi que ceux de madame Robitaille, et soyez sûrs que nous conserverons toujours le meilleur souvenir de votre accueil empressé et de votre cordiale sympathie.

THÉODORE ROBITAILLE.

Nous ne parlons ni du dîner, qui fut excellent, ni de la soirée littéraire et musicale, qui fut charmante. On a beaucoup remarqué un dialogue ayant trait à la visite et à la carrière de l'hon. lieutenant-gouverneur ; c'était un peu long, mais bien fait. M. Louis Bertrand termina la soirée par un discours aussi bien pensé que bien écrit, qu'il déclama avec succès. En résumé : succès complet, belle fête qui fait autant d'honneur au collège de Sainte-Thérèse qu'à celui qui en a été l'objet.

P. S. Dans le cours de la journée, les anciens élèves du collège se réunirent dans la grande salle du collège et résolurent d'organiser une souscription dans le but de venir en aide à la maison où de lui offrir un témoignage quelconque de reconnaissance et d'estime. Un comité fut nommé et la souscription commencée immédiatement produisit la jolie somme de \$3,000. Nous espérons que tous les anciens élèves se feront un devoir de contribuer à cette œuvre estimable.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

On ne parle en ce moment, en France, que de projets d'alliance et de symptômes peu rassurants dans les relations des nations entre elles. Les journaux parlent librement des dissensions qui existent entre l'Allemagne et la Russie, surtout entre les deux grands chanceliers, Bismarck et Gortschakoff. On sait que Gortschakoff est tout-puissant en ce moment en Russie, malgré ses quatre-vingt-deux ans. Après avoir fait tout en son pouvoir pour empêcher son rival, Schouvaloff, de faire à l'Angleterre au congrès de Berlin, des concessions trop considérables, il a réussi à le faire remplacer comme ambassadeur à Constantinople par Labanoff, un homme qui fait tout ce qu'il veut.

L'idée que le prince Gortschakoff songerait à chercher un contre-poids à l'hostilité personnelle de M. de Bismarck dans une alliance avec la France, agite fort les esprits en Allemagne. Aussi, la presse berlinoise s'efforce-t-elle de provoquer une explication, soit pour la confirmer, soit pour la démentir. Il n'est pas probable que le chancelier russe donne aux organes officiels de la pensée de M. de Bismarck cette satisfaction.

Le correspondant du *Standard* à Vienne envoie par dépêche, à ce journal, la nouvelle suivante ; nous lui en laissons toute la responsabilité :

Les informations qui me viennent du dehors émanent de personnages fort bien placés pour savoir la vérité, et ils s'accordent à annoncer que MM. de Bismarck et Gortschakoff ont offert respectivement leurs démissions. Le résultat de cette démarche n'est pas encore connu, mais il y a des symptômes qui font comprendre que leur démission a été prise sérieusement en considération, quoiqu'elle n'ait été pour le moment ni refusée ni acceptée.

Le *Tageblatt*, de Berlin, publie la note officielle suivante :

L'entrevue des deux empereurs à Alexandrow doit, assure-t-on, avoir un pendant. On s'occupe activement, du moins dans les cercles diplomatiques russes, de trouver les moyens de réconcilier le prince Gortschakoff avec le prince de Bismarck. Cette dernière éventualité aurait été discutée, à plusieurs reprises, dans l'entrevue des deux monarques à Alexandrow, où l'on a mis en avant l'éventuelle possibilité d'une rencontre des deux chanceliers, qui serait d'abord une conséquence logique de l'entrevue des deux souverains, et qui aurait ensuite pour effet de tranquilliser, une fois pour toutes, l'opinion publique dans les deux Empires voisins.

Cette note emprunte son importance au caractère du journal qui en a reçu communication. Nous souhaitons que les efforts pour réconcilier les deux chanceliers soient couronnés de succès. Il serait triste de voir deux grandes puissances en venir à une lutte acharnée pour une question de rivalité entre deux individualités, quel que soit le poids dont elles pèsent dans les résolutions de leurs gouvernements respectifs.

L'HIVER. — L'approche de l'hiver fait songer beaucoup de gens cette année, car l'argent devient de plus en plus rare. Mais nous avons au moins la satisfaction de savoir que nous pouvons nous couvrir de fourrures à bien bon marché chez MM. Cns Desjardins et Cie., les manchonniers si avantageusement connus, dont l'établissement est situé aux Nos. 637 et 639, rue Ste-Catherine, porte voisine du grand magasin de M. Pilon et Cie. Ces messieurs ont en magasin un des stocks les plus considérables de Montréal, comprenant un assortiment choisi de casques, manchons, boas, manteaux et peletots en fourrures, robes pour voitures en peaux d'ours et de buffe, etc. Ils ont achetés en grande quantité et pour argent comptant, et peuvent vendre leurs marchandises à des prix excessivement réduits. Leur commerce ayant augmenté d'une manière si rapide, et l'énorme quantité de fourrures qu'ils ont en mains les ont obligés d'ouvrir une succursale au No. 601, rue Ste-Catherine, porte voisine de MM. Dupuis Frères. Nous engageons fortement nos lecteurs à visiter leurs établissements. N'oubliez pas les adresses : 1er établissement, 637 et 639, rue Ste-Catherine ; 2e établissement, 601, rue Ste-Catherine, Montréal.

Nouvelle maison. — Maison nationale. — MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.